

Serina – ou quand les contes se déjantent ! -

Il pleuvait des ficelles quand je visitais une fois encore la rue principale de Serina, celle où se trouvent les plus vieilles maisons qui révèlent à elles seules le passé prestigieux de cette petite cité de montagne. C'était une localité où je me trouvais bien, et je ne m'en explique guère les raisons. Était-ce uniquement l'antiquité magistrale de cette rue principale, où l'on se surprenait à rêver à des passés somptueux dont on aurait soi-même fait partie, issu de quelque grande famille de la région ?

Avec cette pluie, personne. Il était d'autant plus facile de faire des photos qui expriment quelque chose, une ambiance, et non pas seulement une masse de gens en vadrouille et dont l'intérêt pour ces vestiges architecturaux est insignifiant voire même nul. Et puis, pour une fois, de tels clichés nous feraient découvrir une agglomération autrement que sous un grand ciel bleu, où domineraient les gris luisant des pavés et ceux devenus quelque peu sinistres des façades qui en avaient tant vu, des pluies et des orages, et des années, et des siècles, que c'est à croire qu'elles se fichaient éperdument du temps qu'il fait et de celui qui passe.

Enfin la pluie devenant plus intense encore, je m'étais réfugié dans un bar du quartier. Il y avait foule, des jeunes essentiellement, dont deux étaient au bar à grignoter ces amuse-gueules que désormais l'on y trouve partout, chips, cacahouètes et autres délicatesses. Et ça scrountch, scrountch sans interruption, tout cela au frais de la princesse, c'est-à-dire de l'établissement qui régale gratis. Le bruit était supportable, les comportements corrects. Trois personnes s'occupaient du service derrière le bar de notables dimensions ou à la cuisine que l'on découvrait à l'arrière par deux portes toujours ouvertes. Parmi le personnel une jeune fille que je trouvais jolie. Non pas qu'elle ait été parfaite, loin de là, mais attachante, et même attirante. Elle avait mis une espèce de casaque noire qu'elle laissait flotter sur des leggings naturellement serrés. Elle avait des jambes fortes. On la sentait solide sur ses guiboles, chaussée d'une sorte de grosses pantoufles noires sans grande élégance mais qui néanmoins ne la retenaient pas dans son extrême mobilité. Elle avait le visage juvénile, lisse, à vrai dire sans grand intérêt !, avec les yeux fardés. On pouvait lui donner entre seize et dix-huit ans.

Elle souriait parfois. Elle se déplaçait sans cesse de l'arrière du bar à la cuisine pour venir ensuite servir dans la salle. Allez, elle était à son affaire, elle n'avait pas été engagée hier au soir, et connaissait le topo sur le bout des doigts.

Donc, à la bien regarder, à l'ausculter sous toutes les coutures sans en avoir l'air, pas spécialement jolie, mais telle qu'elle était, telle qu'elle se mouvait d'une table à autre, avec ce léger sourire qu'elle présentait parfois, elle m'apparaissait magnifiée. Je la regardais donc, fasciné. Et petit à petit me revenaient ces idées folles qui m'assaillent souvent devant une belle jeunesse. Je lui disais par exemple :

- Je vous épouse !

Et pourtant je ne la connaissais pas. Je ne parlais surtout pas la même langue qu'elle. Alors plutôt que de lui débiter cette phrase ridicule, je lui en aurais proposé une seconde qui le serait tout autant :

- Ti voglio bene.

La scène est surréaliste en réalité, mais pas anachronique dans l'esprit d'un type qui reste à ses dix-huit ans pour se mettre au niveau de ces post-adolescentes auxquelles on attribue une connaissance de la vie déjà considérable alors même qu'elle n'en savent peut-être pas grand-chose. Ainsi tel quel, ce mariage pouvait se faire aisément. Le près d'un demi-siècle de distance de l'un à l'autre n'était qu'un obstacle mineur.

Elle m'aurait regardé, un peu surprise quand même, puis soudain, parlant par un extraordinaire tour de passe-passe la même langue que moi, elle m'aurait répondu :

- Mais où irons-nous vivre ? Et surtout quel métier pourrais-je encore pratiquer ? C'est que je tiens à mon job, moi, et que surtout je ne veux pas quitter ce bar.

En contrepartie de ses multiples interrogations je lui aurais expliqué mon vaste programme, et cela sans en oublier une seule virgule !

- Sois sans crainte, tu resteras ici, mais à la condition expresse que tu ne feras pas de l'œil à tous les clients, compris ? Pour la suite, c'est-à-dire pour le logement, je m'en vais racheter cette maison qui est à vendre à l'autre bout de la rue, tu sais, près de la petite église qu'on y trouve, juste en face. Et ce bâtiment, qui doit être intérieurement dans un état lamentable, je le réparerai. Je m'y connais un peu en fait de restauration. Fais-moi donc confiance, je vais en ressortir un truc superbe. Si bien que nous pourrons bientôt y loger tous les deux.

- Mais tu as plus de trois fois mon âge, n'est-ce pas tout de même un handicap ?

- Pas de problème, j'en ai encore assez sous la semelle pour te rendre heureuse. Et puis en plus de la maison, tu auras la voiture, une belle caisse avec laquelle nous nous promènerons dans toute la région où je te ferai connaître les richesses culturelles. Dis, la culture, au fait, tu l'aimes ?

- La culture, tu veux dire les vieilles maisons, les peintures, tout ce tralala ? Mais mon pauvre vieux, ce sont des choses dont je me fous éperdument. La culture, pour moi, si tu veux le savoir, c'est l'ambiance que je découvre dans mon bar, comme aujourd'hui, et rien d'autre.

- Bon, c'est dommage, mais je t'apprendrai. Tu verras, pour finir tu l'aimeras encore mieux que moi. C'est même toi qui m'en apprendras.

Je la regardais tout en lui parlant. En rêve, naturellement, rien qu'en rêve. Et je comprenais que plus que la culture, ce qui motivait l'effort insensé que je me proposais de faire pour la mettre à mon niveau, mais surtout pour la faire rentrer dans mon lit, était avant tout son attrait sexuel. De taille modeste, de jambes

fortes, ses seins agréables, il me plaisait par la pensée de la déshabiller puis de l'imaginer ensuite dans des attitudes qui ne laissaient planer aucun doute sur ses aptitudes en la matière. En pleine action, elle riait, elle sautait, elle se cambrait, elle se donnait toute entière et sans retenue. Elle aimait ça à la folie et en redemandait encore et encore. A tel point qu'au final je me demandais si j'allais pouvoir la satisfaire, ou si au contraire elle n'allait pas me lâcher après seulement six semaines alors qu'elle m'aurait dit :

- Tu sais, mon vieux, voilà un mois et demi qu'on est ensemble. Je ne t'ai pas trompé ni n'ai fait de l'œil à mes clients comme tu me l'avais demandé. Mais maintenant j'en ai assez, j'en peux plus, je te rends ta liberté.

- Déjà, aurais-je répondu. Et mes engagements financiers quant à la maison que l'on vient de racheter ? Tu sais, on aurait pu y ouvrir un bar à l'étage inférieur. On aurait réussi, avec un agencement intérieur canon, qui aurait respecté ces vieux murs tout en proposant une ambiance extraordinaire, à attirer plus de monde que ton bar minable, reconnais-le. Alors gagner plus de tune là-bas qu'ici, cela ne te dirait rien ?

Je la voyais peu convaincue. Il lui répugnait par ailleurs de s'afficher toujours avec une vieille peau comme moi, et il lui brûlait de retrouver les siens, ceux de son âge. Et là, le fric, ça l'indifférait.

Sa décision était pénible, c'était la fin de mes rêves. Mais je devais le reconnaître, il y avait dans cette conclusion une logique incontournable. Et d'ailleurs ces quelques semaines avaient été vraiment charmantes. Elle était parfaite dans l'intimité. Je dois néanmoins l'avouer, je n'arrivais pas à saisir sa langue dans toute sa subtilité, ce qui fait qu'elle pouvait jouer sur ce tableau avec une aisance et parfois même avec une cruauté qui me déplaisait. D'autre part nous ne nous étions pas mariés ainsi que je l'avais projeté et cela avait fait médire sur nous par les gens de la localité qui ne voyaient rien de bon dans ce concubinage, les premiers à nous maudire ayant d'ailleurs été les cafetiers et restaurateurs qui voyaient en notre future installation un danger mortel pour leur établissement. La situation nous était vite devenue insupportable. Si bien, qu'en fin de compte, pour elle me quitter, était peut-être la meilleure solution.

Et puis il y avait aussi qu'à la Pizzeria voisine je venais de rencontrer une jolie blonde dont la vivacité hors du commun m'avait retenu. Certes, elle était tout à son boulot, ne souriait jamais, ne voyait personne, mais néanmoins j'étais persuadé qu'elle remplacerait aisément cette chère campagne si peu fidèle et surtout si peu tenace. Elle était svelte, avait de longues jambes, mais ce qui m'avait le plus retenu, c'était les deux seins magnifiques que je lui voyais. Et pour moi, cela suffisait seul, malgré ce visage quelque part si austère, à en faire une bonne épouse.

Et c'est ainsi que j'abandonnai mon vieux de programme avec la dextérité d'un prestidigitateur pour en aborder un autre où m'attendaient de nouvelles et incomparables félicités !

Julien Cortésy

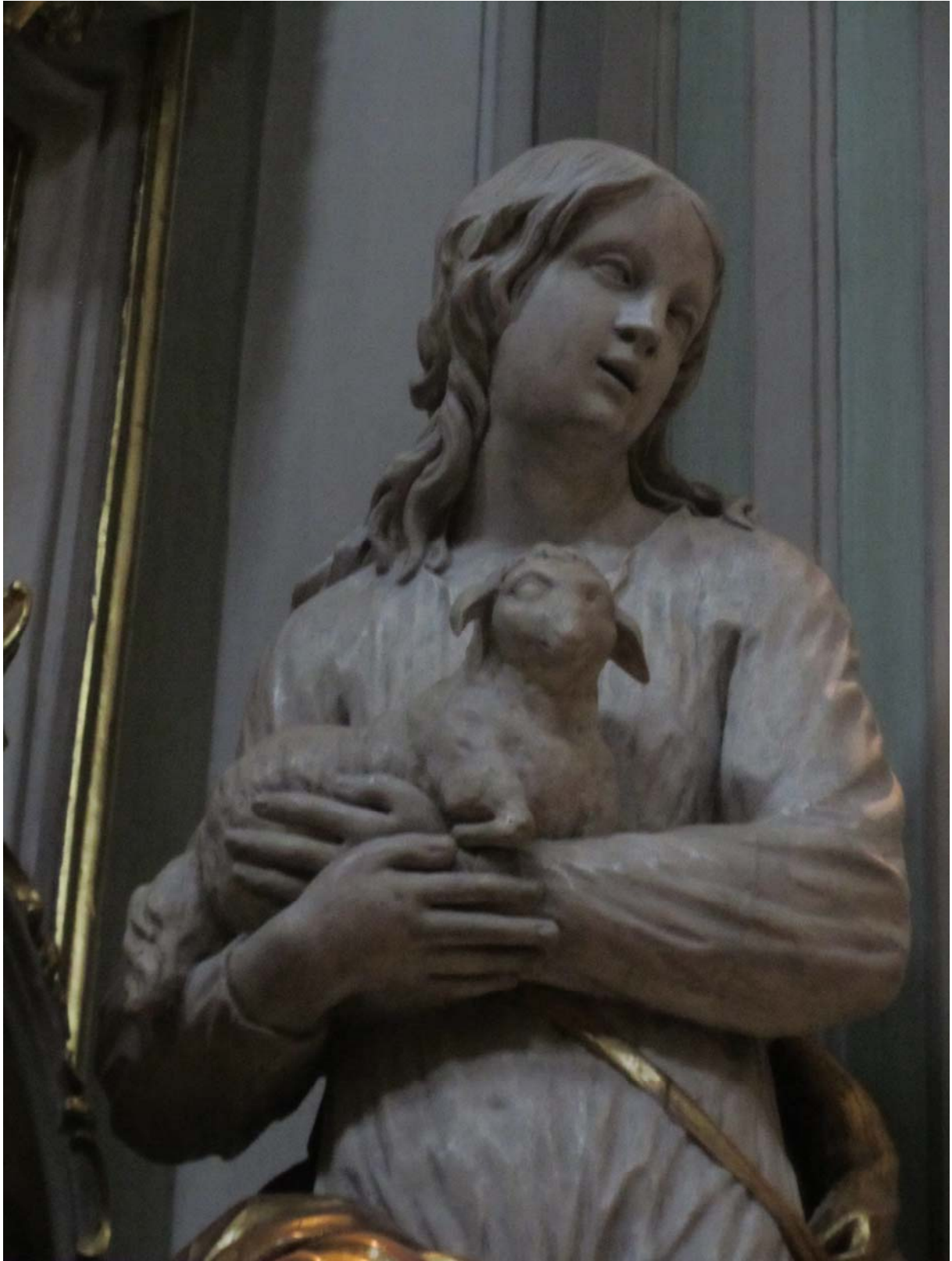
Une nouvelle promenade à Serina le 22 juillet 2012



Santa Maria Annunciata in Serina. Le baroque est passé par là. Néanmoins les œuvres peintes de cette église dont vous n'en verrez qu'une ci-dessous, sont d'une qualité incroyable.



Cette peinture est à voir du côté du chœur de l'église, à gauche. Elle faisait partie d'un ensemble aujourd'hui visible dans la sacristie. Elle est de Palma il Vecchio. C'est une œuvre d'une beauté incomparable dont la réputation est mondiale. Il n'était pas question pour nous de passer à Serina sans aller lui donner un petit bonjour !



Admirable portrait d'adolescente. Les artistes, qui travaillaient essentiellement pour les églises, avaient l'art consommé d'introduire dans leurs œuvres leur vision personnelle de la beauté féminine.



Rue principale à Serina. Il pleut. Des vestiges de portes voûtées montrent qu'ici le commerce était partie prenante de la vie économique de la région. Les commerçants, par ailleurs, dans toute la contrée, se déplaçaient avec une aisance déconcertante et faisaient que nulle collectivité n'était véritablement à l'écart. Le tissu des échanges économiques était même si serré qu'il finissait par profiter à tout le monde. Certains traits de misère du pays bergamasque qui obligèrent nombre de ses habitants à s'expatrier, sont assurément postérieurs à cette époque d'échanges intenses. On ne s'explique pas les raisons de ce changement.



Deux crèches un rien « kitchoss » de la petite église située en bordure de la rue principale.





La présence de Venise est encore perceptible, par la bâtisse de droite, comme aussi par la fresque ci-dessous.





Il pleut toujours. Il est temps de s'enfiler dans un bar du coin et de rêver un peu...Rien qu'un peu !